

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 11

Artikel: Les triangles
Autor: Guex, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225732>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

torité, dite « d'hygiène », affirme que notre destruction radicale est une action méritoire. Sous le vil prétexte d'assainissement de notre ville, elle invite la population et même les enfants à organiser un massacre général, un carnage sans pitié, dont nous serions, avec nos frères inférieurs, les souris, les seules victimes.

Pour stimuler l'ardeur de nos assassins, on va jusqu'à nous reprocher notre vie de famille, nos naissances nombreuses, au lieu de prendre exemple sur nous, au point de vue repopulation, afin de créer le nombre de locataires nécessaire pour occuper, dans un avenir rapproché, les milliers d'appartements devenus vacants. Déjà par la construction d'immeubles et de quartiers neufs, on a cherché à troubler notre existence jusqu'ici si paisible. Aujourd'hui, on veut l'extinction de notre race !

Chers sujets ! vous serez d'accord avec moi pour flétrir comme il convient une telle mesure et pour protester contre cette iniquité.

Pourquoi la même autorité ne décrète-t-elle pas, après nous, une « Semaine des puces », une autre contre les punaises, les moustiques, autant d'animaux avides de sang humain, alors que, de mémoire de rat, il n'y a pas eu d'exemple que nous, les rats, nous ayions, de sang-froid, dévoré un être humain vivant ! N'est-ce pas une injustice criante, une partialité monstrueuse, que cette « Semaine des rats » ?

Chers sujets ! Pour protester contre cet abus de pouvoir dont nous serions les seules victimes, nous n'avons qu'un seul moyen à notre disposition : *La grève de la faim !* Si la mesure destructive dont on nous menace n'est pas annulée officiellement dans les trois jours, nous tous, ici présents, et tous ceux qui seront mis au courant, vous devez vous abstenir de détruire toute cette marchandise malodorante, dont nous nous chargions auparavant, dans l'intérêt de la salubrité publique. Vous dédaignerez également ces autres choses comestibles dont on nous accuse d'abuser, dans les buffets de cuisine et dans les garde-manger, avec une mauvaise foi évidente. Que pas un, d'entre vous, ne se laisse tenter, durant la grève, par de traîtreuses tartines au beurre ou d'alléchantes tranches de lard, qu'en temps ordinaire nous nous permettions d'ajouter à notre menu.

Si vous succombiez à la tentation, ce serait votre mort, une mort atroce, après d'indicibles souffrances, puisque la cruauté de nos persécuteurs a été jusqu'à empoisonner ces friandises, avec la complicité honteuse des pharmaciens et des droguistes.

Le décret municipal est un assassinat collectif d'êtres inoffensifs, auxquels on ne peut reprocher qu'un léger défaut : la gourmandise. Soyons unis et nous aurons gains de cause ! Je flétris, pour terminer, ces quelques pauvres sujets qui se sont laissé prendre vivants, bêtement et qu'on a eu la lâcheté d'exposer dans quelques vitrines de notre ville, pour stimuler le zèle de nos bourreaux.

Si, en haut lieu, on revient à de meilleurs sentiments à notre égard, nous profiterons de notre victoire pour exiger la destruction complète des chiens-ratiers et des matous. Les minettes chères à leurs mères seront épargnées ; elles ne nous poursuivent guère, étant trop bien nourries par leurs maîtresses.

Nous demanderons en outre qu'il soit sévèrement défendu de vendre des trappes à rat ou à souris, engins meurtriers pour nos jeunes sujets inexpérimentés.

Rats des villes ! Rats des campagnes. Tous solidaires ! Tous debout pour la défense de notre existence !

Pas de faux-frères ! Pas de défaillance !

* * *

Cette péroration, non dépourvue d'une certaine logique, fut accueillie avec enthousiasme. Le « Rats des rats » se frisait la moustache, signe évident de satisfaction.

Deux heures sonnaient à l'église de St-Lau-

rent lorsque l'assemblée fut déclarée close et l'auditoire s'écoula lentement, le long des méandres de nos catacombes lausannoises, avec le sentiment d'avoir fait du bon travail.

Reportage fidèle, par F. Wælfli.

UNE BONNE JOURNÉE POUR LE FOOTBALL SUISSE ! C'est celle qui a vu nos deux équipes nationales l'emporter, à Paris et à Lausanne, sur celles de France, matchs mémorables dont quelques photographies figurent dans *L'ILLUSTRÉ* du 15 mars. Voir en outre : la démission de M. Haeberlin, le duel Frot-Chiappe, les septante ans de Mazzanzio, une descente dans un volcan de Java, en marge du salon de l'auto, les bruits de coulisse de la pièce « *Le train-fantôme* », la revue de Ruy Blag : « *Rouge et Zone* », le roman « *La Suite des Trois Mousquetaires* », etc.

L'HOMME AUX OREILLES ECARTEES

DANS un café de la ville, Théodore Bouffe était assis. Il penchait sa tête aux oreilles anormalement écartées sur la quatrième page d'un journal et, de tout près car il était prodigieusement myope, lisait avec une attention minutieuse les « offres et demandes d'emploi ».

Sur la table, un bock vide, comme gradué de cercle multiples de mousse, témoignait que la bière avait été longuement dégustée à petits coups.

Théodore Bouffe cherchait une position sociale. C'est une recherche bien difficile quand on n'a aucun métier, aucune aptitude, aucun don, aucune facilité. Elle l'est encore bien plus quand — c'était le cas pour Théodore — on joint à sa nullité effective l'apparence physique d'une niaiserie incurable grâce à un écartement exagéré des oreilles et à une bouche entr'ouverte une fois pour toutes.

Heureusement, il y a des grâces d'état. Théodore Bouffe ignorait absolument son infériorité intellectuelle. Il ne savait pas non plus que sa bouche demeurait habituellement ouverte. Et quand il se regardait dans un miroir, il se réjouissait que ses oreilles ne fussent pas appliquées contre son crâne à l'imitation de celles de tant de ses semblables, évidemment dégénérés. On ne s'étonnera pas que, dans de telles dispositions d'esprit, le pauvre garçon attribuât uniquement à la malchance la difficulté qu'il avait de conserver longtemps un poste quelconque.

Donc Théodore égrenait une à une les offres d'emploi sans trouver quelque chose qui lui convînt. Ou bien les demandeurs exigeaient des connaissances techniques spéciales — a-t-on idée de ça ! — ou bien — pour qui le prenait-on ? — ils proposaient de vils emplois de manœuvres, d'hommes de peine, de coltineurs, de débardeurs.

Il lisait toujours, et déjà l'approche de la signature du gérant du journal à la fin de la dernière colonne le remplissait de découragement, quand il tomba en arrêt sur une annonce ainsi rédigée :

« *ON DEMANDE employé intelligent, très actif, bien élevé, connaissant au moins trois langues à fond pour traduire correspondance dans très importante maison de commerce. Quatre cents francs par mois pour commencer. Situation d'avenir. S'adresser 108, rue de la Pépinière. Urgent.* »

Théodore réfléchit autant qu'il était en son pouvoir :

« Intelligent, bien élevé, trois langues, conclut-il, voilà ce qu'il me faut... La maison est voisine, ne perdons pas une minute... Mon petit Théo, je crois que, cette fois-ci, tu vas pouvoir écrire à papa et maman Bouffe, à Aurillac, que ta fortune est faite ! »

Il régla son bock, rectifia sa tenue et gagna le 108 de la rue de la Pépinière. C'était un grand hôtel particulier sur la façade duquel on lisait :

JULES VRIGNOTTEAU
Importation de combustibles en gros.

Tout de suite, Théodore, en pénétrant dans la vaste ruche affairée, eut le sentiment de l'importance de la maison. Un garçon l'adressa à un commis, qui l'adressa à un autre, lequel, ayant téléphoné à un troisième personnage, lui dit :

— Passez dans ce salon d'attente, le secrétaire

particulier de M. Vrignotteau va vous recevoir.

Après un quart d'heure d'attente, un monsieur d'aspect froid et sévère apparut :

— C'est vous qui venez pour la place de traducteur ? Vous avez des papiers ? Bon... Vous savez que la maison est en rapport avec le monde entier : vous aurez du travail... Mais si vous faites bien l'affaire, vous pouvez vous créer une belle situation... Vous connaissez trois langues à fond ?

— J'en connais sept.

Le secrétaire sursauta :

— Sept langues ? s'écria-t-il, ne pouvant dissimuler son admiration... Oh ! oh ! Voilà qui est intéressant ! Le patron pensait qu'il lui faudrait pour les traductions au moins deux employés, chacun parlant des langues différentes ; il va être ravi, et je ne serais pas étonné qu'il vous donnât tout de suite cinq cents francs par mois... Il va vous voir lui-même... Vous êtes un sujet exceptionnel... Sept langues !... Je vais vous annoncer... Tenez-vous bien, et pas de phrases. Le patron n'est pas commode, il a tant de soucis dans la tête !... Il a autre chose à faire qu'à bavarder avec vous, mais il tient à embaucher lui-même tous les employés... Je vais déjà lui dire que je réponds de vous...

Après un nouveau quart d'heure d'attente au milieu d'un va-et-vient incessant de commis et de carillonnages du téléphone, Théodore Bouffe fut introduit solennellement par le secrétaire dans le bureau du puissant patron. Celui-ci manipulait et signait des papiers d'un air de mauvaise humeur :

— Perdons pas de temps, dit-il en mâchant les syllabes et d'un ton rogue... C'est vous le nouvel employé traducteur ? Parfait que vous savez sept langues à fond ? Intéressant... Dans quel ordre classiez-vous ces sept langues, au point de vue de la connaissance que vous en avez

— Celle que je sais le mieux, c'est le français.

— Le français ? Vous comptez ça pour une langue ?... Après ?

— Après, c'est le patois, parce que ma famille est d'Aurillac.

M. Vrignotteau jeta un regard stupéfait au secrétaire particulier, envahi lui-même tout à coup par une inquiétude intense.

— Le patois ? Après ?

— Après, c'est le javanais.

— Le javanais ?

— Oui... Jave lave bavarlave travè bavien !... Après, c'est l'argot, parce que j'ai aidé à recopier un dictionnaire de la *langue verte* chez *un* éditeur... Puis, c'est l'espéranto, parce que ce même éditeur en a imprimé une méthode... Et puis, c'est le *langage des sourds-muets*, avec les doigts, parce que j'ai été six mois économie dans une institution spéciale... Et, enfin, le *langage Braille*, pour les aveugles, parce que j'ai été employé dans une œuvre des Dames compatissantes... Ça fait bien sept langues, et je puis dire que...

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage : bousculé par le secrétaire, projeté brutalement par lui dans l'antichambre, là, cueilli, puis boxé par un huissier costaud, il dégringola l'escalier et se retrouva tout meurtri et tout ahuri sur le trottoir.

M. Z.

LES TRIANGLES

GME fut comme une mauvaise plaisanterie. Parce qu'il faisait très beau, très bleu, déjà chaud et qu'on pouvait sans manteau offrir son dos au soleil, on se disait : cette fois ça y est ! Voilà l'hiver derrière nous. Dans le tram, les hommes qui restent debout sur la plate-forme (même s'il y a de la place à l'intérieur) parlaient du froid et de la neige comme quelque chose de classé, de passé, sur quoi l'on peut émettre son opinion en parfaite indépendance. Un avion, quelque part ronronnait comme une scie circulaire, brusquement se taisait, et levant les yeux, on voyait son ventre blanc miroiter comme une fenêtre qui se ferme...

De nouveau, ils étaient là, devant moi, les énormes triangles. Et il fallut bien que je les regardais !

On les avait traînés dans ce coin de place,

hissé sur de gros rondins de sapin, et leurs flancs massifs se fendillaient sous la chaleur. Leurs lourdes ferrures se rouillaient. Un peu de cette poussière rouge était tombée à terre et dessinait leurs places. Les timons haut levés, ployaient sous le poids d'une bande de gosses qui y collaient leur ventre, criaient, se poussaient, entrechoquaient les chaînes, s'agrippaient aux palonniers. Eux avaient quelque chose de ridicule, comme ces grosses barques qu'on a tiré sur le rivage pour les réparer, ou comme ces animaux amphibiens qui ne savent que faire de leurs membres spatulés et de leur corps pesant.

Personne n'y prêtait attention. Les autos tournaient autour et lentement les recouvrant de poussière. Seulement ces gosses du quartier qui en faisaient des balançoires, des forteresses, des cordes à « knier », une petite fille accroupie, un doigt sur la plaque émaillée vissée à l'avant, déchiffrait : cour—se du tri—ang—le numéro huit !! et un peu plus loin : Et—at de Va—ud (se reprenant) Etat de Vaud !

Et maintenant que la neige lourde nous bloquait chez nous, nous détrempaient les chaussures, ploie les arbustes, jaunit sur les routes, j'ai repensé à ces triangles, devenus brusquement le centre des préoccupations. Ils grinceront sur les rails de tram, dessineront au long des avenues leurs festons réguliers, à l'heure où les garçons laitiers font leur première tournée, dans le petit jour aux brouillards glacés.

Bien sûr, il y a les doctes personnages qui vous disent le temps probable, les journaux qui vous rappellent que le printemps a commencé, mais il y a surtout cet employé de l'Etat qui sait qu'on ne doit pas encore remiser les triangles, parce qu'il a une longue expérience de la malice des temps, qu'il ne s'agit pas de s'emballer au premier coup de soleil ! Puis viendra la dernière neige, celle qu'il sent devoir être la dernière et les triangles s'en iront au dépôt dans un dernier bruit de chaînes et de gravier écrasé...

Alors seulement, quand la petite place sera nue, même si l'on annonce « baisse de la température », le vrai printemps, celui sur qui on peut compter, sera là, dûment enregistré, approuvé et reconnu par l'Etat !

Benj. Gux.

Subtilité. — Dites-moi donc, Monsieur L., s'il y a quelque chose de pire que de manger une pomme et d'y trouver un ver ?

— Je n'en sais rien, monsieur.

— Eh ! bien, c'est d'y découvrir la moitié d'un ver.

— Car cela signifie que vous avez déjà mangé l'autre moitié.



LA CHANSON DE MADELINE

10

A cinquante ans de distance, maintenant qu'elle est morte pour moi, je revois quand je veux Madeline enfant, en chapeau de fleurs sur le seuil de ma porte, ou bien légère et aérienne, à la poursuite de l'oiseau d'or, ou ondulusement allongée et flottante au fond de l'eau limpide où me souriait ma sirène... Et voici que Madeline, devenue jeune fille, m'échappe : impossible de la ressaisir. Quand elle eut passé la treizième année, ses traits, si délicats, semblaient se voiler d'un nuage ; dans son visage réduis à rien, deux yeux cernés de noir veillaient seuls, d'un regard fixe et profond... Avec cela, des rires qui me faisaient mal, aussitôt suivis de sanglots. Dans cette crise de croissance pour laquelle on alla consulter les meilleurs docteurs de Lausanne, son humeur, jusque là si douce et toujours égale, s'altéra ; c'étaient des riens, des lueurs, des nerfs, une ombre. Oh ! de jolis retours aussi, plus passionnés que l'amitié tout unie qui nous lia dans notre enfance, mais si fugitifs !... Un caprice comme tout le reste !

Dans notre solitude à deux, nous avions grandi ensemble comme Paul et Virginie, sans beaucoup de rapports avec les polissons du village. Tout à coup, comme si ma vue l'offusquait, on la vit me tourner le dos pour se toquer de la plus gueuse de ses compagnes d'école. Ma princesse avait un faible pour Julianne Quenouppé, dont elle copiait à la perfection les allures canaille et les vilains mots. Toutes deux à l'envi se miraient à me crier des noms dont je rougissais jusqu'à la racine des cheveux, car je devenais chatouilleux sur mon honneur de grand garçon ! Eh ! je me moquais d'une Quenouppé, étant immunisé contre la guêpe. Mais l'abeille, dont j'avais encore le miel sur les lèvres, me planter ainsi son aiguillon !...

Toutefois, dans ses folies, son regard demeurait triste, sans qu'on pût savoir ce qu'elle avait. Une seule fois, je l'entendis crier devant moi sa peine profonde. Ce fut un dimanche soir, où nous prenions le frais sur la galerie de bois qui court sur tout le derrière de la maison. Sous nos pieds se creusait la cour de notre ferme, dont la grosse masse se profilait toute noire sur les flammes du couchant. Au loin, j'entrevoyais la forêt de Niallin et la colline aux eaux vives. Ma mère s'était éloignée ; nous étions seuls. Et, depuis quelque temps, cela me semblait tout drôle d'être ainsi tout seul, tout près d'elle. Oh ! je n'étais pas mal à l'aise. Au contraire !... Et pourtant je ne sais pas, j'avais peur. Alors, quoi ? Me sauver ? Ou... ou lui dire de rester toujours ainsi près de moi, toute seule ?

Soudain, au dernier rayon de soleil, un chant lointain s'éleva, de fraîches voix de jeunes filles qui s'en allaient sans doute, la main dans la main, sous les fayards et les vieux chênes, dans les clairières de la forêt. Puis, les voix s'éclipserent ; la joyeuse troupe venait de passer derrière la colline, car les chants n'avaient point cessé : en écoutant bien on les entendait encore ; c'était comme un murmure au rythme voilé. Puis, de nouveau, plus éclatant que jamais, le chœur lointain frappa nos oreilles du haut de la colline qu'il couronnait de son groupe sonore.

*L'amour est un doux maître,
Tu l'ignorais peut-être...*

Ainsi chantaient les inconnues. A lèvres remuées, après elles, je répétais ce mot : « l'amour », comme si je l'entendais pour la première fois. Il me semblait le plus beau du monde. Je regardai Madeline : elle aussi avait tressailli ; sa tête languissante s'était redressée ; tout son être vibrait. Sans me voir, ignorant son pauvre ami, qui dans l'ombre, se tournait vers elle, sa voix, jalouse des mélodieuses invisibles, lança dans la nuit lumineuse quelques notes si belles qu'elles semblaient puissées à même l'écrin flamboyant des étoiles.

*Toute mon âme, tout mon cœur,
Toute ma joie et mon bonheur...*

Et ce fut tout. Ce qui s'annonçait comme un chant d'amour, brusquement s'interrompit.

— Oh ! Madeline, encore !...

Elle refusa, d'un signe de tête. Elle me refusa tout, maintenant. Ses plus belles histoires, au plus beau moment, tournaient court, et sa plus belle chanson devait rester inachevée.

La nuit était venue. Alarmé de son silence, je lui demandai ce qu'elle avait. Elle parut ne pas m'entendre. Je voulus appeler : elle mit sa main sur ma bouche.

Alors, jusqu'au fond de mon être, je tressaillis d'une joie aiguë : elle voulait rester seule, seule avec moi !... Oh ! j'aurais désiré la prendre dans mes bras... Pourquoi ? Je ne sais pas : peut-être pour la consoler, pour la soigner comme ma petite sœur, si elle était malade.

Et, timidement, ma main caressait sa main, avec un plaisir qui n'est pas permis à un garde-malade, lorsque, dans la nuit profonde, j'entendis un sanglot déchirant.

— Ah ! mon Dieu, j'étouffe ici ! Oh ! ce qu'on s'ennuie ici !...

C'est tout ce que j'ai pu tirer d'elle. Je n'y comprenais rien ; mais, depuis quelque temps, j'avais renoncé à la comprendre : quand je lui souriais, elle me disait des injures ; quand je lui tournais le dos, elle venait à moi comme une sœur. Farouche à mes appels, elle se hérisait comme l'oiseau devant la main qui le guette. Lorsque, furieux contre elle, je me réfugiai tout grondant au milieu de mes vieux livres, dans la poussière de mon galetas, elle venait doucement me tirer par la manche, et faire *glin-glin* à mes oreilles d'éudit poudreux !

Elle en fit bien d'autres, en cette malheureuse année d'aspirations obscures et de désespoirs silencieux. Un soir d'hiver, nos voisines étaient venues passer la veillée chez nous. Les grandes personnes jouaient aux dominos. Des fruits secs servaient d'enjeu. Accoudée à un guéridon, Madeline, distraîtement, feuilletait un album. J'étais à ses côtés. Rien qu'en la regardant au coin des paupières, j'eus l'intuition qu'elle allait dire quelque chose qui lui tenait au cœur. Les bras nonchalamment étendus, avec cet œil caressant que je connaissais bien, elle s'adressa à sa tante qui, voluptueusement, suçait une cerise sèche : — Tante, ça coûte donc bien cher, un piano ?

Du coup, Mlle Véronique faillit s'étangler. Toute violette et congestionnée, elle ne fit d'abord entendre qu'une sorte de beuglement étouffé :

— Ambitieu... euh... euh... orgueilleu... euh ! Ah !... Ah !... avalé le noyau !...

On la vit donner un grand coup dans le vide. Quand sa voix se fut éclaircie :

— Je ne sais pas où cette enfant va chercher toutes ses folies !... Mais, malheureuse petite, songe donc à ta position, à ton devoir !... Tu veux donc jouer des valses ? Moi, je comprends la musique au temple, ou les jours de fête, l'anniversaire... Deux ou trois couplets... la la la, tra la la... Oui, c'est gentil. Mais des valses !... Est-ce que tu me vois jouer du piano ? Ah ! merci de ma vie !...

Se tournant vers mon père, qui ne s'attendait guère à l'assaut :

— Voyons, Monsieur Périer, je vous trouve admirable, vous, avec votre air de beau détachement ! Après tout, c'est votre pupille !...

— Ne prenons rien au tragique, Mademoiselle Dardel. Cette enfant n'a fait que vous poser une question. Je vais lui fermer la bouche d'un mot, vous allez voir... Oui, ma pauvre Madeline, un piano coûte cher, horriblement cher. Si tu as cinq cents francs à perdre...

(A suivre.)

Samuel Cornut.

Les Quatre Doigts et le Pouce ou la Main criminelle, la fameuse farce villageoise de M. René Morax, — que tout le monde réclame depuis plusieurs années, — sera jouée une seule fois, à prix réduits, par notre plus ancienne société d'art dramatique « La Muse », le vendredi 23 mars à 20 h. 30, dans la grande salle de la Maison du Peuple.

Cette pièce ne ressemble à aucune autre, mais il est impossible de rire davantage. L'action se passe dans la salle de la Société de Jeunesse de Villars-Bolles, avec le concours de la fanfare du village.

Au programme, deux autres délicieuses comédies : « Après Nous ! » et « La Chance du Mari » ; toutes trois seront supérieurement interprétées par les meilleurs acteurs de « La Muse ».

La location est ouverte chez Mlle Bloch, tabacs, Grand-Pont 12. Moitié prix pour les membres de la Maison du Peuple.



Timbres-poste pour collections

M. Suter, 11, r. Haldimand, Lausanne
Tél. 34.366

Achat — Vente — Echange
Envois à choix de collectionneurs.
Albums
Catalogues, Fournitures philatéliques.

N'oubliez pas que...

La santé représente un fameux capital
Dont on doit prudemment toucher les intérêts.
Fortifiez-vous tous ! C'est le point principal.
Et comme apéritif : Buvez du „DIABLERETS“.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.